

Manque de temps, manque d'espace : un faux débat ?

Nathalie Dollé

Journaliste à France Télévision,
magazine "Saga-cités"

Se poser la question du traitement journalistique de la complexité – ou de la difficulté à rendre compte de la complexité du réel – c'est déjà accepter l'idée même d'un monde qui n'est pas simple. L'évidence de ce constat implique une certaine conception du journalisme, qui mûrit avec son praticien.

Je ne veux pas théoriser, mais seulement parler d'expérience et d'évolution d'expérience. Nous sommes quotidiennement confrontés à la complexité de la réalité d'une part et à la réflexion sur la moins mauvaise façon d'y faire face d'autre part. J'affirme, de surcroît, que cette réflexion, incomplète et frustrante, est un véritable luxe intellectuel pour un journaliste de télévision. Nous sommes peu à avoir la chance — c'est-à-dire du temps et de vrais débats — de nous poser cette question : *"C'est toujours plus compliqué ; comment essayer de donner une vision de la réalité qui ne soit pas tronquée, en laissant place à la nuance, à la subtilité ?"*

"Saga-cités" est diffusée sur France 3 le mercredi à 14 heures et rediffusée le jeudi à minuit. L'émission existe depuis cinq ans et propose chaque semaine un sujet qui dure de 22 à 24 minutes, un thème de société au mode de traitement très libre puisque que nous réalisons des dossiers, des portraits, et même de la fiction. Nos sujets n'ont que très peu et même bien souvent pas du tout de commentaires et se situent quelque part entre le magazine et le documentaire. Magazine de la "banlieue" avant l'heure, "Saga-cité" est aujourd'hui présenté comme le magazine de "la ville", c'est-à-dire que nous avons une très grande variété de thématiques, parce que la communauté urbaine concentre en son sein quasiment tous les problèmes de société. Nous faisons donc des sujets qui vont de Mimi Barthélémy, conteuse haïtienne, à la politique de logement social en Grande-Bretagne

en passant par le groupe de musique *Zebda* de Toulouse ou la vie au familistère de Guise. Notre travail se veut "constructif" en ce qu'il donne davantage de place aux solutions qu'aux problèmes, aux analyses qu'aux clichés.

Nous sommes un peu atypiques dans notre émission parce que nous subissons beaucoup moins de contraintes que la plupart des autres journalistes. Plus de 20 minutes d'antenne, c'est déjà pas mal, même si on a bien sûr toujours envie de faire plus. Et au moins six semaines pour réaliser nos sujets, c'est bien.

Au préalable, je voudrais encore ajouter que j'ai abandonné mon poste à France 2 pour travailler à "Saga", en partie parce que j'avais le sentiment de faire dans la caricature, dans la démagogie et dans le manichéisme le plus primaire, notamment dans les sujets JT concernant la banlieue. J'avais aussi l'intuition, alimentée de temps à autre par des rencontres, que les choses étaient beaucoup plus compliquées et que ce n'était pas simplement les "gentils" d'un côté et les "méchants" de l'autre ; on ne donnait à voir et à entendre que les évidences les plus... visibles, donc les plus faciles d'accès ; enfin on ne prononçait jamais le mot de "responsabilité sociale". Je réalise aujourd'hui que les premiers sujets à "Saga" ont relevé de la même caricature, mais dans le sens inverse. Comme dans une espèce de très bonne volonté inconsciente de vouloir rétablir les choses, ou même la "vérité", j'ai beaucoup fait dans le positif à tout va. Comme pour contrebalancer la vision qu'avaient les gens de la banlieue, j'ai pris le contre-pied de ce que les autres faisaient. C'est là qu'intervient, je crois, dans le traitement de la complexité, l'apport de l'individu. Le sujet est naturellement complexe, nous avons mis du temps, et avons eu besoin d'expérience pour nous y attaquer.

Après avoir réalisé de nombreux sujets qui montraient des gens fantastiques, des personnalités qui se distinguaient par leurs actions "exemplaires", qui œuvraient pour le bien de la communauté – les gens "positifs" –, il nous est devenu nécessaire de montrer qu'au fond, la vie en banlieue était plus compliquée. Et c'est vrai qu'aujourd'hui, on essaie de faire comprendre, de démonter les processus, d'expliquer et de donner du sens.

Peut-être essayons-nous maintenant de traiter de la complexité. Rien n'est isolé ; la "génération spontanée", en matière sociale, n'existe certainement pas. Et je suis convaincue que c'est notre maturation personnelle, à nous les journalistes, qui a fait évoluer le contenu de nos sujets. Redonner la parole a certainement été important à un moment déterminé. Aujourd'hui il faut aller plus loin. On l'a senti, on l'a tiré de notre travail sur le terrain.

En me référant régulièrement à deux reportages que nous avons diffusés en novembre dernier sur la politique française d'immigration, je voudrais montrer ici que si l'espace d'antenne et le temps de travail préalable sont nécessaires pour saisir la complexité, il ne sont suffisants ni pour la cerner ni pour la raconter. Je pense alors que la démarche du journaliste est un complément indispensable dès que l'on accepte ce constat essentiel d'impossibilité.

**« on essaie de faire comprendre,
de démonter les processus,
d'expliquer et de donner du sens »**

Nous avons travaillé en duo pendant deux mois sur des sujets intitulés "Du travailleur émigré au résident étranger" pour le premier et "Le mythe de l'immigration zéro" pour le second, chacun durant 24 minutes. Pour ne pas m'égarer dans les méandres de l'histoire, je vais décomposer notre démarche journalistique en trois phases distinctes : la recherche que je qualifierais d'"intellectuelle" d'abord ; la recherche qu'on pourrait nommer "humaine" ensuite ; la "mise en images" enfin puisqu'il ne faut pas oublier qu'on fait "accessoirement" de la télévision.

La recherche d'ordre "intellectuel"

J'aurais presque honte de m'arrêter sur ce que j'ai appelé la "recherche intellectuelle" si je ne savais pas, par expérience directe, à quel point elle fait défaut dans certaines rédactions.

Cette recherche, faut-il le rappeler, fonde le travail. Et quand je dis recherche, ce n'est pas une plongée dans les dossiers de presse traitant du sujet, ou dans les émissions de télé, mais dans la lecture – avec un papier et un crayon – de bouquins de fond (Wieviorka par exemple, Patrick Weil, etc.) et de rapports d'organismes concernés (l'Ined¹, l'OCDE², l'OMI³, etc.). Une bibliographie complète des documents avec lesquels nous avons travaillé est d'ailleurs consultable sur le minitel de l'émission pendant la diffusion des sujets.

La recherche, c'est aussi la rencontre avec des spécialistes de la question. En l'occurrence pour l'immigration, nous avons eu des entretiens avec Jacqueline Costa-Lascoux du Cevipof⁴, Catherine Withol de Wenden du Ceri⁵, Claude Valentin Marie, sociologue au ministère du Travail, qui étudie en particulier le travail clandestin (ou "illégal" comme il aimerait qu'on l'appelle). Les sources sont évidemment toujours critiquables, mais le croisement de livres avec des thèses, des experts et des personnes-ressources, nous apparaît comme la meilleure des solutions possibles.

Ce que nous essayons d'obtenir en tout cas, c'est une construction intellectuelle, un raisonnement et une démonstration qui nous soient propres. Un traitement original que nous pourrions assumer puisqu'il est le nôtre. Evidemment, on fait tout pour éviter les erreurs et les manipulations tout en sachant que nous n'en sommes définitivement pas à l'abri. Inutile de s'étendre trop longuement sur cet aspect du travail d'approche de la complexité, que ce soit au niveau des chiffres, des analyses ou des théories. Il est cependant clair que malgré toute la rigueur qu'on essaie d'y mettre, toute la lucidité et la bonne foi, on sait déjà qu'on aperçoit cette complexité, qu'on s'en fait même peut-être une idée assez précise mais que notre travail, ultimement, sera au pire simpliste, au mieux incomplet. Puisque l'on n'appréhende jamais totalement la complexité, on s'en fait déjà une idée et l'on réalise mieux tout ce qui nous restera inaccessible...

La recherche "humaine"

La deuxième phase se mène en parallèle à la première, c'est la recherche dite "humaine". Elle est très importante dans le concept même de l'émission. Si les informations "rationnelles" sont un des piliers de notre démarche, les informations "de chair et de sentiments" le sont au moins autant. L'histoire d'une politique d'immigration, c'est d'abord l'histoire d'hommes et de femmes. La recherche consiste alors à rencontrer des acteurs de cette histoire : leurs parcours, leur évolution, leur personnalité, leurs sentiments nous intéressent.

La méthode de rencontre varie, mais il est certain que nous sommes systématiquement introduits dans de nombreux milieux et que le réseau "Saga" fonctionne à plein. Pas de difficulté pour nous entretenir avec des travailleurs émigrés, ils font partie, si j'ose dire, de notre fonds de commerce, et la réputation de l'émission, les contacts privilégiés, nous ouvrent largement les portes d'appartements, qui sont parfois beaucoup plus difficiles à franchir que celles de la faculté. La recherche intellectuelle et la recherche humaine nous apportent alors des informations que l'on confrontent.

Je voudrais un instant m'arrêter sur ces entretiens préliminaires avec des gens qui n'ont *a priori* rien à vendre, rien à gagner. On fait d'abord connaissance entre gens de "bonne compagnie". Je suis certes journaliste... mais pas uniquement, et la personne que j'ai en face de moi ne se réduit donc pas seulement à un interviewé potentiel. Alors on se parle comme des gens normaux. Je ne suis pas un pilleur, il n'a rien à cacher. La confiance et l'échange paraissent indispensables à une rencontre réussie, qu'on décide ou non de travailler ensemble par la suite. La confiance et l'échange, c'est accepter de parler de beaucoup de choses différentes, c'est de donner et pas seulement de prendre. Concrètement, si une femme est très en retard à un rendez-vous parce que sa fille est malade, on commence par parler de cela si je sens qu'elle en a envie et moi, la journaliste de télé, je peux raconter l'histoire de ma copine qui a eu le même problème, ou montrer la photo de mon bébé. C'est ce que j'appelle l'échange. Cette démarche reste pour moi extrêmement professionnelle, c'est une vraie technique journalistique. Si la réalité du monde est complexe, celle des hommes aussi. J'ai besoin de bien connaître, en me mouillant de mon côté, les gens avec qui je vais travailler. En grande partie pour éviter le "rôle de l'interviewé" qui fait qu'ils répondent par n'importe quoi, par de la provocation ou par le mensonge. Et ils peuvent même mentir de bonne foi, quand ils essaient de dire ce qu'ils pensent que vous attendez d'eux. Aider les gens à s'exprimer, c'est aussi les encourager à ne pas vouloir paraître monolithiques, ou à s'imposer le rôle du symbole. Moi aussi j'ai des doutes et des incertitudes ; alors je crois qu'il faut parler "à égalité" pour que la personne se sente respectée et ose les approximations, les failles, les bémols, les paradoxes et même les contradictions.

« *si la réalité du monde est complexe, celle des hommes aussi* »

Cerner la complexité des êtres humains appartient aussi à notre travail. Cette implication personnelle dans les rencontres a pour limite, si cela en est une, que j'aurais beaucoup de mal à inclure dans un de mes sujets un homme ou une femme qui me serait profondément antipathique.

La mise en images

La troisième étape est peut-être la plus difficile. C'est celle qui fait passer de l'enquête journalistique à un sujet de télévision. Je l'ai appelée la "mise en images". C'est à ce moment précis que je vais faire les choix, prendre les options pour réaliser le sujet. En clair, qu'est-ce que je vais raconter, et comment ? Qui va intervenir et pour dire quoi ? Nous avons donc voulu expliquer que l'immigration n'a jamais été et n'est toujours pas un problème en soi, en essayant de replacer des informations très objectives dans leur contexte et de dépassionner un débat qui ne devrait même pas avoir lieu. On se trompe d'histoire. On a donc construit nos sujets autour d'un personnage "fil conducteur", Bouba, qui est à la fois un acteur (puisque'il est arrivé en France à l'âge de 15 ans sans savoir lire ni écrire) et un observateur privilégié (puisque'il a choisi de rester ici et d'être de tous les combats dans le domaine de l'immigration et des droits de l'Homme). Riche de son histoire personnelle, de sa vie en foyer, de son travail en usine comme ouvrier, il est en plus parfaitement intégré puisque'il est aujourd'hui projectionniste à "L'entrepôt", le cinéma d'art et essai. C'est aussi un militant infatigable. C'est donc lui, Bouba, qui fait le lien entre nos acteurs témoins et les analyses très pointues de différents spécialistes.

« le but du jeu est d'être honnête et de pouvoir expliquer les lacunes de bonne foi »

Cette phase de mise en images est aussi la plus frustrante parce que la plus restrictive. On construit en choisissant et on choisit en supprimant. Deux sujets de 24 minutes, après avoir lu des centaines de pages et mené des dizaines d'heures de conversation, c'est vraiment dérisoire. Mais c'est à ce moment-là aussi que je dois avoir cerné la complexité de mon sujet, ne serait-ce que pour assumer intellectuellement et humainement les impasses, les raccourcis et les simplifications. Le but du jeu est d'être honnête et de pouvoir expliquer les lacunes de bonne foi.

Cela étant, on peut avoir cerné la complexité sans pour autant trouver les outils pour la rendre, même avec du temps, même avec de l'espace. J'ai fait un sujet l'année dernière dans une tour de Sarcelles où un an auparavant une expérience avait été tentée par les HLM pour lutter contre les fameux tags. Les HLM avaient demandé à une douzaine de plasticiens professionnels de venir chacun décorer deux paliers. Le but recherché à court terme avait été atteint, à savoir que les fresques avaient été très respectées et qu'il n'y avait plus de dégradations. Mais sur le moyen terme, j'ai senti que les gens avaient tellement intégré ces fresques dans leur paysage que le sentiment qui ressortait, c'était

l'indifférence la plus totale. Et l'indifférence, contrairement à la colère ou la joie, ne s'exprime pas. A ce jour, je n'ai toujours pas trouvé comment exprimer l'indifférence dans un reportage télé. Confrontés à ce problème, nous nous sommes alors mis à réfléchir sur l'intérêt de passer par la fiction. Il pourrait être efficace parfois de s'éloigner de la représentation convenue de la réalité pour mieux l'appréhender.

Le deuxième exemple de flagrant défaut est le suivant. J'ai tourné il y a deux mois, dans un quartier qui s'appelle la "cité des poètes", la réunion d'une association africaine qui s'appelle le "conseil de famille", et qui m'intéressait beaucoup parce qu'elle est en pleine réflexion sur la pédagogie que doivent mettre en place les parents qui savent aujourd'hui que leur destin est de rester en France. Dans cette nouvelle configuration, l'éducation traditionnelle africaine doit-elle continuer à être appliquée ici et maintenant ? Peut-on continuer à élever les enfants comme leurs parents ont été élevés ou faut-il adopter une nouvelle éducation ?

C'est le débat qui est important, c'est-à-dire que les gens se posent la question et qu'à l'intérieur de cette communauté africaine, il y ait des différences de position. Dans mon sujet, je voulais rendre compte du débat. Cela n'était pas toujours très facile. Les uns ayant des positions très conservatrices, d'autres très rigides.

En fin de compte, il faut bien admettre que les questions de fond sont très rarement abordées dans les équipes ; je suis donc très fière de travailler pour une émission qui s'y intéresse. Je voudrais également ajouter que lorsqu'on passe de 1 minute 30 à 26 minutes on a, à chaque fois, l'impression d'un nouvel horizon d'expression, de liberté, de richesse et de profondeur, et que nous sommes tous en train de rêver à des 52 minutes avec notre démarche bien sûr, tout en sachant qu'on n'appréhendera jamais la complexité des choses, même en 1 heure 30. Pourquoi ? Parce qu'on ne fait "que" de la télévision. Il est vrai que nous ne sommes jamais vraiment satisfaits de nos sujets et que nous travaillons à la possibilité d'une synergie avec la presse écrite afin de prolonger notre travail et l'approfondir. Notre consolation pour l'instant, c'est d'avoir une bonne idée de tout ce qu'on n'arrive pas à transmettre.

La complexité sera toujours supérieure à ce qu'on peut en dire ; il faut donc rester modeste et accepter de ne pas pouvoir faire l'impossible. Parce que je ne connais aucune forme de médiation qui ait réussi à traiter un sujet dans toute sa complexité... ■

Notes

1. Ined : Institut national d'études démographiques
2. OCDE : Organisation de coopération et de développement économiques
3. OMI : Office des migrations internationales
4. Cevipof : Centre d'étude de la vie politique française
5. Ceri : Centre d'études et de recherches internationales